

LETTRES D'AMOUR

ROBERT ET CLARA SCHUMANN

LETTRES D'AMOUR

Traduites de l'allemand
par Marguerite et Jean Alley

Préface de Michel Schneider

Publié avec le concours du
Centre national du livre

M U S I Q U E
BUCHET • CHASTEL

Malgré les démarches entreprises par l'éditeur, les ayants droit
des traducteurs n'ont pas pu être joints dans les délais de publication.
L'éditeur les invite à se mettre en relation avec ses services.

PRÉFACE

Deux cœurs en morceaux

S'il connut plusieurs femmes et s'éprit de deux ou trois, Schumann n'eut qu'une femme dans sa vie, Clara. Il commença à l'aimer quand il avait dix-huit ans et elle huit. Il ne parvint à l'épouser qu'après une longue lutte. Et, peut-être pour se convaincre qu'elle était bien sa femme et lui bien un homme, il lui fit huit enfants. Pendant la durée de leur vie commune, entre le mariage (1840) et l'internement de Robert (1854), et même au plus fort de sa folie, il consignait leurs rapports sexuels dans son *Journal*.

Ce n'est pas qu'il n'y eût pas de mystère dans cet attachement. Clara n'était pas une banale *Hausfrau*, mais une pianiste extraordinaire, fille de Friedrich Wieck, qui avait été le professeur de Schumann, une musicienne d'exception, qui se mesurait à des hommes et devint la première femme virtuose de l'histoire du piano. Quand il la rencontre en 1830, Robert comprend que la pianiste, c'est elle, et s'arrange pour s'abîmer tellement la main qu'il sera forcé de devenir compositeur et non interprète. À l'inverse, elle renoncera à composer, parce qu'elle sait que le génie est en lui et qu'elle devra faire vivre avec ses doigts la maison Schumann.

Lettres d'amour ? C'est le titre du recueil qu'on va lire. Il serait plus exact de dire, comme l'édition allemande : *Lettres de jeunesse*, car les lettres entre Robert et Clara ne cesseront pas en 1840 au moment où enfin ils se marient après avoir obtenu gain de cause en justice, tandis que l'amour, lui, aura peut-être cessé. Car beaucoup de froid surprend dans cet amour romantique. Ainsi, Clara, qui en deux ans et quatre mois d'internement psychiatrique de son mari ne trouva pas un instant pour venir le visiter. Inquiet de n'avoir plus aucune nouvelle, Schumann demanda un jour à Brahms si Clara était morte. Froid aussi chez Robert. Froid mortel devant cette union aussi crainte que désirée. À la fin, Robert demande lui-même à être interné : « Tu veux abandonner ta femme ? » interroge Clara. Il acquiesce : « Mais ce ne sera pas long. »

Lettres d'enfants ? Chacun se veut la mère de l'autre : « Si je ne t'écris pas pendant quatre semaines, ne m'en veux pas. Ce ne sera que par manque de temps. Comme je dois, en principe, mener ce qu'on appelle la grande vie, mes soirées seront sans doute occupées. » C'est une jeune fille de dix-huit ans qui écrit ces mots à un homme de vingt-sept. Alors qu'ils ne sont pas encore mariés, Clara Wieck écrit à Robert Schumann comme une mère à son fils. Il est vrai que dès sa première lettre (elle avait onze ans), Robert lui déclarait : « Je pense souvent à vous – pas comme un frère à une sœur, ni comme un ami à une amie, mais comme un pèlerin à la Madone. » Mais pour Clara, qui fut abandonnée par sa mère à l'âge de quatre ans, elle qui parlait peu et mal jusqu'à ce qu'à cinq ans on la mette au piano et qu'elle trouve dans la musique une sorte de langue maternelle, que fut Robert sinon une autre mère, celle qui la nourrissait de musique, comme l'autre, la vraie, avait manqué de la nourrir d'amour ? Lorsque chacun accepte ainsi d'être enfant devant l'autre, cela

s'appelle l'amour. Au risque de souffrir si l'autre en abuse, et d'en mourir s'il fait défaut, l'amour, c'est ouvrir à l'autre l'enfant en soi, devenir l'enfant de l'autre, et l'âge réel de ceux qu'il unit ne fait rien à l'affaire.

Lettres de musique ? Souvent séparés, d'abord par le père, puis par la carrière de concertiste de Clara et enfin par l'internement de Robert, les deux amants se sont beaucoup écrit, et quand ils se retrouvaient, ils rédigeaient à deux un *Journal*. Les lettres, les mots, les lectures, l'écriture, sont partout présents à l'intérieur et autour de la musique de Schumann. « C'est étrange, mais quand je t'écris beaucoup, comme en ce moment, je ne puis composer. C'est comme si toute la musique passait dans mes lettres. » Il est vrai, en retour, que les musiques écrites à cette époque sont toutes des lettres secrètes adressées à Clara...

« Ah ! mon chéri, mon cœur est en morceaux ! » écrit-elle. Entendons-le littéralement : ces morceaux sont des pièces de musique, des *Stücke*, *Stückchen*, *Stücklein*, que Clara compose, puis donne à Robert, qui s'en inspire puis lui retourne pour qu'elle les joue. Lettres de deux enfants qui s'aiment en mots et en notes. L'année suivante, Robert écrit : « Ce que j'ai fait, c'est comme l'écho de ce que tu m'as écrit un jour : "Moi aussi je t'apparais quelquefois comme un enfant !" En un mot j'avais des ailes et je me suis mis à écrire une trentaine de petites pièces dont j'en ai gardé douze et je les ai appelées *Kinderscenen* (« Scènes d'Enfants »). »

S'ils se perdent, c'est avec la musique qu'ils se cherchent dans le noir, comme à colin-maillard. S'ils se trahissent ou se trompent, c'est avec la musique encore qu'ils cherchent à oublier le manque de l'autre. Clara écrit : « Quelquefois je joue du piano jusqu'à ce que je n'en puisse plus. Mon cœur s'allège au contact de la musique, et quelle sympathie il y rencontre ! Elle est ma consolation dans les larmes. » Elle lance un jour : « Robert n'est

plus que musique. » C'était un éloge plein d'amour, mais aussi une prémonition scellant un destin.

Lettres de folie et de mort ? Non pas. Bien que sa folie apparaisse très tôt, Schumann a trouvé en Clara la tendre lumière que son nom faisait rayonner dans ses ténèbres intérieures. Et comme tout amour, le leur faisait entendre la musique de l'autre, cette voix de passion qui conjure la mort. Ces lettres sont des lettres de bonheur et de désir. Mais entre les lignes surgissent parfois l'angoisse que tout finisse, l'amour, le chant, les mots, et que Schumann se noie dans le désir de ne plus avoir de désir, dans la haine de l'amour. En 1838, il décrit une pièce qu'il vient d'écrire, *La Fin du chant* : « À la fin tout se résout par de joyeuses noces, et pourtant, avant de terminer, une grande douleur surgit quand je t'évoque et alors intervient au milieu de ces noces un son qui résonne comme le glas de la mort. » Entre eux, l'amour et la musique sont une seule chose qui protège les enfants contre la mort. Mais tant qu'il put nommer sa douleur, lui donner le nom de sa femme aimée et manquante, tant qu'il sut prendre du plaisir à composer d'innombrables pages où il dissimulait les cinq lettres de son nom sous les notes d'un motif descendant, Schumann tint la folie en lisière.

Jusqu'au jour où elle fit taire en lui la musique. Composées dans la nuit du 17 au 18 février 1854, « sous la dictée des anges », selon Schumann les *Variations sur un thème des esprits* ont la beauté douloureuse des choses qui déjà disparaissent. Elles sont toujours dédiées à Clara, mais, si le piano parle une dernière fois, ce sont les *ultima verba* d'un poète qui a déjà rejoint les gens et les pays étranges. La folie de Robert a éteint l'amour de Clara. Le 27, il essaie de se noyer dans le Rhin. Quand Brahms arrive, le 3 mars, les *Variations* sont recopiées au propre et données à Clara pour qu'elle les joue. Le lendemain,

Schumann est enfin conduit à l'asile d'Endenich où elle ne le reverra que le 23 juillet 1856, six jours avant sa mort. Elle ne jouera jamais les *Variations sur un thème des esprits* et refusera de les recueillir dans les œuvres de Schumann.

Michel SCHNEIDER

INTRODUCTION

Diderot écrivait à Sophie Volland : « Jamais passion ne fut plus justifiée par la raison que la mienne. »

Si baroque que cela paraisse, ce philosophe du dix-huitième siècle, se peignant lui-même, définit ainsi, et sans la moindre préméditation, la nature de l'amour qui fut celui de Clara et de Robert Schumann.

Couple romantique s'il en fut et qui nous confond par son exaltation et sa sagesse, sa patience et son impatience, son acceptation de l'obstacle à franchir, sa fierté et son humilité, une égale générosité de cœur, une égale ardeur dans la culture de leur art et aussi l'appel constant de la musique dans la joie et la douleur d'une adoration réciproque.

Extraordinaire duo de deux êtres assez riches d'amour pour sembler jeter un défi au monde et vivre une passion qui dépasse le rêve, celle du créateur et de son interprète.

Mais Schumann acheta durement son génie : une fin tragique écourta cette union d'une qualité si rare.

La folie précéda la mort de quelques années : Schumann mourut à quarante-six ans.

Ces lettres s'intituleront : *Lettres d'amour* de Clara et de Robert Schumann, car ici les deux protagonistes sont de même importance. Ce n'est pas toujours le cas. J'insiste là-dessus.

Nous disons volontiers : « Les lettres de Mademoiselle de Lespinasse » ! Parce que le pauvre Guibert, à qui elles sont adressées, ne fut pas plus qu'un fantôme – et il devait même craindre l'arrivée du courrier.

Il y a aussi les admirables *Lettres de la Religieuse portugaise* : l'officier qui les inspira n'est pas plus qu'une image d'Épinal.

On dit encore : les lettres de Ninon de Lenclos, la grande cartésienne qui substitua peut-être le nombre à la qualité ! Et j'en passe.

Cette rapide et frivole classification n'a d'autre intérêt que de souligner l'extraordinaire valeur parallèle de ce couple unique, pour lequel l'amour et la musique furent à la même dimension.

Toute leur vie quotidienne en fut imprégnée ; dès leur enfance, la magie des sons et de la tendresse les enferma dans un même univers.

Clara Schumann, de son nom de jeune fille Clara Wieck, naquit à Leipzig en 1819. Son père, Friedrich Wieck, était professeur de chant et de piano, également facteur en instruments. Il fut le maître et l'impresario de sa propre fille, la présenta au public pour la première fois à l'âge de neuf ans.

Il commença à s'occuper d'elle quand elle eut cinq ans : il le fit avec frénésie et discipline. C'est aussi à cette époque-là qu'il se sépara de sa première femme, une ancienne élève à lui ; mariage de passion qui ne dura pas longtemps.

La mère aurait voulu, à tout prix, garder Clara avec elle ; malgré ses supplications, Wieck refusa et Clara demeura auprès de son père.

Elle écrivit plus tard dans son journal : « Ce fut la première dissonance de ma vie. »

Elle avait de son grand-père maternel, Johann Georg Tromlitz, une sérieuse hérédité musicale : il jouait de la flûte, composait pour la flûte et en fabriquait.

En 1829, Robert Schumann, âgé de dix-neuf ans, vient étudier le droit à Leipzig. Clara en avait dix.

Robert était déjà un pianiste très remarquable. Il devint le pensionnaire et l'élève de Wieck qui lui témoigna un réel intérêt et décida de faire de lui un des plus grands virtuoses d'Europe.

Robert devint l'enfant de la maison.

Clara et lui menèrent une vie idyllique. Ils jouaient ensemble à quatre mains. Il improvisait pour elle et lui racontait des contes fantastiques.

Déjà, à cette époque, Clara joua devant Paganini, de passage à Leipzig, et à Weimar elle fut reçue par Goethe. Elle lui fit entendre les *Variations de bravoure* de Herz.

Goethe remarqua que cette musique française avait du piquant et de la gaieté, mais qu'heureusement « l'interprétation aide à faire oublier l'œuvre », et il ajouta : « Cette fille a dans les bras la force de six garçons réunis. »

Seules les tournées qu'entreprenait Clara, à travers les grandes et petites villes d'Allemagne, interrompaient la douce et romanesque existence des deux enfants qui s'aimèrent avant de le savoir.

En 1834, Clara, donnant un concert à Plauen (elle avait quinze ans), fit la connaissance d'une jeune fille, Ernestine von Fricken, qui fut très émue par le talent de Clara, décida d'aller travailler avec Wieck et de devenir sa pensionnaire.

Les deux jeunes filles se lièrent d'amitié et Clara mourait d'impatience de lui présenter Robert, son meilleur ami et celui qu'elle admirait par-dessus tout.

À cette époque-là, le père Wieck commençait à se détacher de Robert. Celui-ci avait eu un accident au troisième doigt de la main droite, sa carrière de pianiste semblait un peu compromise, et le père Wieck n'avait pas su prévoir encore le génial compositeur qui était en lui.

Clara partit pour Dresde avec son père où elle devait rester quelques semaines avant d'entreprendre une nouvelle tournée.

Wieck avait décidé de la séparer de Schumann, pour un temps au moins. Il regardait nettement d'un moins bon œil l'amitié passionnée qui liait les deux enfants.

Au bout de quelques mois, Clara apprit que Robert était fiancé à Ernestine. Elle en conçut un chagrin profond, mais ne dit mot à âme qui vive.

Nous trouvons dans une lettre que Robert écrivit plus tard à Clara les explications des raisons déterminantes de ces fiançailles incompréhensibles : « J'étais mélancolique, abattu, sans goût au travail, halluciné de tristesse. Je perdais la tête, je ne savais plus où j'en étais – tu étais loin, et, à ce moment-là, tu ne t'occupais pas de moi. Je rêvais de musique, je ne pouvais rien. Ah ! Clara, il n'y a pas de détresse plus grande pour un homme que de sentir la raison l'abandonner. Désespéré, je courus chercher le médecin ; il m'examina et me dit, avec un bon sourire réconfortant : ce n'est pas grand'chose, oui mon garçon, il ne vous manque qu'une femme, et tout ira bien.

Ernestine était là, tout près de moi ; elle était bonne, dévouée, et je crois qu'elle m'aimait bien ; le reste, tu le comprends. Je te le raconterai plus tard. »

Ces fiançailles bizarres ne furent qu'un épisode.

Après sa tournée, de retour à Dresde, Clara apprend que Robert a rompu avec Ernestine. Immédiatement, elle lui écrit pour lui demander de venir la voir à Dresde, son père étant absent.

Robert accourt. Clara tombe dans ses bras et tous deux décident de s'épouser et d'obtenir le consentement de Wieck.

Celui-ci apprend, avant d'avoir revu Clara, le voyage de Robert.

Des scènes extrêmement pénibles eurent lieu ; les enfants ayant mentionné le mot mariage, le père Wieck brandit une arme et menaça de tuer Schumann s'il faisait la moindre tentative pour revoir Clara.

Clara fut terrifiée.

Son père exigea les lettres qu'elle avait reçues de Schumann ; désespérée, elle les lui donna. À Leipzig, les pauvres enfants furent réduits à des rendez-vous clandestins ; dans une ville de province, ce n'était pas une tâche facile.

Le vieux Wieck défendit également toute correspondance entre eux pendant les tournées de Clara.

Bien entendu, ils trouvèrent un moyen de s'écrire, grâce à un tiers complaisant.

Mais ce qu'il y eut de plus curieux dans leur comportement, ce fut le respect qu'ils gardèrent longtemps pour ce père dénaturé.

Clara éprouvait pour lui une immense gratitude en matière artistique et une tendresse filiale que Robert admira.

Le plus véritable des romantiques allemands de la musique s'inclina plus de trois ans devant le refus du père.

Clara se révoltait rarement et espérait toujours le faire revenir à des sentiments plus humains. Cette soumission à la volonté paternelle peut nous paraître inopportune dans un cas d'amour aussi justifiable ; mais ce qui fait que cette soumission nous émeut plus qu'elle ne nous révolte, c'est que tous deux sublimaient ce que nous serions tentés d'appeler de la faiblesse ou un manque de courage devant la vie : c'est que leur romantisme à eux était au profond de leur cœur. Par ailleurs, ce Schumann était un sédentaire – les voyages l'effrayaient.

Quand, un an avant leur mariage, Clara s'en alla seule à Paris, il trembla pour elle et la félicita de son audace !

D'autre part, ils avaient à sauvegarder leur art, cet enfant fragile.

Aussi ce qu'il y a de plus étonnant dans cette correspondance à la fois si pleine de jeunesse, de passion et de confiance, c'est la préoccupation constante de la vie matérielle.

Robert, lui – nous le sentons dans plusieurs de ses lettres –, aurait été facilement plus léger et plus insouciant, mais Clara,

qui était évidemment l'équilibre et la volonté de ce couple et qui sans doute subissait aussi l'empreinte de son père, décida de mener peu à peu Robert à se préoccuper davantage des questions pécuniaires ; et nous trouvons même une lettre touchante où Robert aligne des chiffres et fournit des preuves de ses revenus et de ses gains.

Elle lui dit à différentes reprises : « Si nous avons trop de soucis, tu ne pourras pas créer, et moi, il ne faut pas que les soins du ménage m'absorbent trop. Il faut que je puisse me faire aider, sinon qu'advierait-il de mon art ? »

Quelle extraordinaire humilité ! Il n'y a rien de mesquin dans ces petites préoccupations quotidiennes.

Au moment où Schumann quitte Leipzig pour Vienne, il lui écrit : « Je suis tout de même un vrai Saxon et j'ai de la tristesse à quitter ma ville natale et, toi aussi, n'est-ce pas, tu es une vraie Saxonne ? » Comment le nier ? Et pourquoi le nier ? Ils sont germaniques, dans leur essence même.

Ce sont des sentimentaux de grande envergure, avec des points de repère dans les plus petites traditions.

On se souhaite son anniversaire, la Noël, le jour de l'An ! Les dates pour eux ont un sens, un sens poétique même.

Ils n'ont pas la moindre indifférence pour ce qui a été institué par les hommes.

Schumann n'est pas seulement un artiste, il est aussi un grand poète. S'il parle de la lune et des étoiles, nous levons les yeux vers le ciel – il en parle si bien. Oui, mais c'est qu'au ciel il voit Dieu – ce sont aussi des âmes religieuses, de grands luthériens qui luttent sans cesse pour mériter !

Dans leur mélancolie et leur désespoir, nous rencontrons des déceptions d'artiste, des langueurs d'amoureux. Schumann, lui, dès son jeune âge, est sans doute marqué de ce par quoi il devait finir, mais jamais vous ne sentez en eux le sinistre : à quoi bon ? Quand ils souffrent, c'est qu'ils n'atteignent pas leur but ; leur but,

c'est l'art, leur but, c'est l'amour, c'est aussi l'endurance devant le refus paternel ; jamais chez eux un sentiment désespéré du néant !

À partir du jour où Clara et Robert décidèrent de s'épouser, Wieck développa d'heure en heure, de mois en mois, et d'année en année, sa haine contre Schumann.

Clara, forte et courageuse, continuait sa carrière de virtuose, tandis que Schumann composait pour elle son *Carnaval*, ses *Études symphoniques*, ses *Scènes d'Enfants*, mettait au point la *Fantaisie en ut* qu'il dédiait à Liszt.

Clara fut une des premières interprètes du *Carnaval*.

En 1840, Wieck n'ayant pas cédé, Clara et Robert eurent recours au tribunal pour obtenir une autorisation de mariage.

Le père eut alors une conduite quasi freudienne.

Sa haine pour Schumann semble s'étendre jusqu'à sa fille. Il essaya de lui nuire partout où il le pouvait. Il la poursuivait de lettres anonymes où il calomniait Schumann, d'une manière ignoble, dans toutes les villes où elle donnait des concerts. Il envoyait aux gens qui la connaissaient des lettres de calomnie la concernant personnellement.

Mais, cette fois, ils passèrent outre.

Le tribunal décida en leur faveur, et, le 15 septembre 1840, Clara et Robert s'épousèrent.

Les lettres qui sont publiées dans ce volume s'arrêtent à l'époque de leur mariage.

Le mariage une fois conclu, le père Wieck, têtu et maussade, ne broncha pas.

Clara écrit dans son journal :

« J'espère que mon cher Robert ne m'en veut pas, mais, malgré le profond bonheur que j'ai de vivre avec lui, je ne suis pas exempte de certaines heures de mélancolie où la haine de mon père me torture, et où je suis prise pour lui d'une profonde pitié. »

C'est dans le journal que Robert et Clara avaient décidé, d'un commun accord, de noter au jour le jour, tout le long de leur existence, l'essentiel de leur vie.

L'en-tête du journal était ainsi conçu :

LABEUR, ÉCONOMIE, FIDÉLITÉ

L'envers du romantisme.

À deux reprises, Clara essaya de reprendre les relations avec son père : une première fois en lui souhaitant sa fête, une seconde fois en lui annonçant qu'il était grand-père.

Il ne réagit pas.

Soudain, un jour, c'était en janvier 1843, Clara reçut une lettre de son père :

« Ma chère fille,

« J'aime encore toujours sincèrement et sans regret la musique, aussi je désire que tu saches que je ne reste pas insensible et que je n'ignore pas l'activité de ton mari dont je reconnais le grand talent.

» Je t'écris cela afin que tu me dises quand je pourrai entendre quelques-unes de ses dernières compositions, dont tous les amateurs de musique me parlent avec enthousiasme.

» J'irai exprès pour cela à Leipzig. Ton mari et moi nous sommes de fortes têtes, mais nous avons du jugement.

» Je rends justice à son zèle et à ses facultés créatrices.

» Viens bientôt à Dresde pour le *Quintette* de ton mari ; sois cordiale et simple, et ne parlons plus du passé. » Un peu plus tard, il écrivait à Schumann, alors que Clara était auprès de lui :

« Cher Schumann,

» *Tempore mutantur et nos mutamur in eis.*

» Il est impossible que nous ne nous rapprochions l'un de l'autre, aussi bien à l'égard du monde que pour Clara.

» Vous êtes père de famille aussi à l'heure qu'il est : pas d'explications inutiles.

» Au point de vue de l'art, nous nous sommes toujours entendus, puisque j'ai même été votre maître. Étant donné la carrière

que vous faites actuellement, j'ai décidé de vous demander de venir ici.

» Je n'ai pas besoin de vous assurer de l'intérêt sincère que je prends à vos efforts et à votre talent.

» Je serais très heureux de vous recevoir à Dresde. Votre père.
F. R. WIECK. »

Ces lettres étaient de décembre 1843.

Clara et Robert allèrent fêter la Noël chez Wieck. C'était la première fois depuis sept ans que Clara retrouvait la maison paternelle pour la fête de Noël !

Dans le *Journal*, Schumann écrit : « Clara travaille Beethoven et son mari (Schumann) ; elle m'a aidé à mettre de l'ordre dans une symphonie ; elle lit aussi une Vie de Goethe et épiluche les haricots s'il le faut, mais elle préfère la musique à tout, et c'est une véritable joie pour moi. »

Ce fut à ce moment-là que Schumann lui enseigna les *Fugues* de Bach. Elle y prit une joie et un intérêt immenses, et, à ce propos, parlant de Mendelssohn, qu'elle aimait et admirait infiniment : « Tout de même, ses fugues à lui sont bien pauvres à côté de celles de Bach », dit-elle.

Le grand désir de Schumann fut de donner à Clara une culture générale à côté de sa culture musicale.

Il était passionné de Shakespeare, lui fit lire aussi d'autres poètes anglais ; lui conseilla la lecture de Goethe, lui apporta des poésies de Heine et lui expliqua Jean Paul.

Ils entrèrent en relation avec peintres et des critiques d'art.

Ils tenaient à se laisser initier à tout ce qui leur était demeuré étranger jusqu'alors et aucune forme de génie ne les laissait indifférents.

Mais, bien que leur vie personnelle fût déjà relativement glorieuse, elle était quand même assez difficile.

Schumann était susceptible, rapidement mécontent de lui, d'une vulnérabilité malade.

Sa santé était une des plus douloureuses préoccupations de Clara. Après des périodes de travail euphoriques, il tombait souvent dans un état de dépression inquiétant. Quelquefois aussi, il se mettait à avoir des hallucinations de l'ouïe. Mais Clara demeurait courageuse, patiente, optimiste. Elle avait en elle, en plus de ses dons d'artiste, des dons de dévouement extrêmement rares.

Au début de leur mariage, elle se privait de travailler personnellement pour laisser son mari composer tranquillement au piano. Dans l'ombre, elle se tourmentait en se disant : « Comment vais-je rattraper ce temps perdu... Mon Dieu, si j'allais gâcher ma carrière... »

Mais elle n'en disait rien, et son admiration pour le génie de Schumann, mêlée à son amour, firent d'elle un des exemples les plus extraordinaires d'abnégation féminine.

Un de ceux qui leur vinrent en aide le plus utilement pour leur carrière fut Felix Mendelssohn dont la situation à Leipzig était considérable.

Cependant, entre Schumann et lui les rapports ne furent jamais tout à fait nets, du fait que Schumann aimait Mendelssohn d'affection, mais que Mendelssohn, tout en admirant et en reconnaissant la valeur de Schumann, n'avait pas un goût réel pour ses œuvres et pas de sympathie instinctive pour sa nature.

Par contre, son admiration pour Clara était grande et sa tendresse aussi ; quand elle avait du chagrin ou de l'indécision, elle allait souvent chez lui verser quelques larmes et lui demander un conseil pour elle et pour Robert.

Quand Mendelssohn quitta Leipzig, Clara et Robert eurent un moment de découragement et décidèrent d'aller vivre ailleurs.

Leur prochaine résidence fut Dresde et ensuite Düsseldorf.

Vers 1854, Schumann arrivait à la gloire.

C'est à cette époque-là qu'il rencontre et découvre Brahms et qu'il prophétise si juste de son avenir de compositeur. Brahms avait alors vingt ans.

Au même moment, le jeune violoniste Joachim se révéla à Schumann qui fut ébloui de la nature de ce virtuose et lui confia son concerto.

Ce fut pour Schumann la fin des jours heureux.

Un soir, c'était en l'année 1854, Schumann fut repris d'un certain nombre de malaises : hallucinations de l'ouïe, dépression, fatigue. Mais d'autres crises, cette fois-ci, suivirent presque sans interruption.

Il voyait et entendait des anges et des démons. Il avait des insomnies constantes. Les médecins semblaient impuissants. Clara passait des nuits cauchemardantes auprès de lui.

Le médecin la décida à prendre un infirmier. Au bout de quelques jours, quand Schumann retrouva un peu de calme, il demanda à être transporté dans une maison de santé. Ce fut décidé, mais le lendemain de ce jour, de très bon matin, il disparut de la maison, à peine vêtu.

On donna l'alerte.

Il s'était jeté dans le Rhin, mais on l'avait sauvé.

Ceci ne fut révélé à Clara qu'après la mort de son mari.

Dès ce jour, Schumann fut mis à l'isolement. Ni Clara ni aucun ami n'avait le droit d'aller le voir.

On garda pendant des mois l'espoir d'une guérison possible.

Clara, à ce moment-là, mit au monde son sixième enfant.

Pendant ces abominables mois de solitude et de transes, Clara ne trouva de réel réconfort qu'auprès de Brahms et de Joachim.

Ils vécurent tous trois dans l'adoration du Maître, jouant sa musique, parlant sans cesse de lui.

Dans les périodes de calme, Brahms et Joachim avaient le droit d'aller à la clinique. Quelquefois, on ne leur donnait l'autorisation de voir Schumann que de loin ; dans les jours meilleurs, ils pouvaient même s'entretenir avec lui.

Mais Clara, elle, ne pouvait pas aller le voir.

Désespérée, elle décida de se remettre au travail, et, avec un courage surhumain, faisant violence à sa douleur, elle fit preuve d'une énergie stupéfiante.

Elle partit en tournée, gagna de l'argent, car les économies filaient avec les charges de la maladie, de la maison et des enfants.

Elle joua, le plus qu'elle pouvait, les œuvres de son mari dont le nom avait à ce jour le retentissement qu'elle avait rêvé pour lui.

Brahms, à ce moment-là, pianiste et compositeur, débutait avec de belles promesses.

Au retour de sa tournée, Clara reçut du médecin qui soignait Robert une lettre qui ne lui laissa plus aucun espoir de guérison et qui prévoyait même qu'une mort prochaine attendait son cher Robert.

Depuis son internement, elle n'avait reçu de lui que très peu de lettres qui ne furent encore pour elle qu'un déchirement. Toute chaleur humaine semblait l'avoir quittée.

Pendant toute cette période de sa vie, et aussi plus tard, Brahms et Joachim furent son plus grand secours, et Brahms nourrit pour Clara un sentiment d'amitié passionné et une confiance et une admiration artistiques qui ne se démentirent jamais et qui furent partagées.

Après la dernière lettre du docteur qui ne lui laissait plus le moindre espoir, elle eut, bien entendu, l'autorisation de voir son mari. La première fois qu'elle le revit elle le trouva lointain, diminué. Il la regarda d'un air attendri.

Elle y retourna pendant plusieurs jours.

Le dernier jour, elle resta auprès de lui comme elle l'avait fait les jours précédents. Rien ne semblait changé.

Elle sortit de sa chambre pour aller parler quelques minutes au médecin. Quand elle revint auprès de son lit il s'était paisiblement endormi pour l'éternité.

LETTRE DE WIECK
À LA MÈRE DE ROBERT SCHUMANN

9 août 1830.

Très chère Madame,

Je me hâte de répondre à votre très honorée lettre du 7 courant et de vous assurer de ma profonde sympathie.

Ma lettre sera courte parce que de nombreuses affaires me pressent et que je veux parler moi-même à Monsieur votre fils de ce qu'il y a de plus urgent pour lui et afin d'obtenir rapidement un résultat.

Voici mon projet : Monsieur votre fils quitte Heidelberg qui ne vaut rien à son ardeur fantasque et revient à nouveau à Leipzig, ville froide et uniforme qui, pour de nombreuses raisons que je lui ferai valoir, lui sera bienfaisante – j'insisterai et j'espère le convaincre.

En attendant je prends la responsabilité de Monsieur votre fils qui, vu son talent et sa fantaisie, deviendra au bout de trois années un des plus grands pianistes vivants de notre époque, plus spirituel et plus ardent que Moscheles, et plus extraordinaire comme jeu que Hummel.

La preuve de ce que je peux faire, je le vérifie sur ma fille de onze ans que je commence à présenter au public. En ce qui concerne la composition, je crois que le Cantor Weinlich que nous avons ici suffira certainement.

Robert croit – et c'est une erreur – que pour le piano il ne faut tenir compte que du mécanisme. C'est une vue bien étroite. Je conclus par là qu'on n'a pas dû à Heidelberg lui faire entendre de pianiste tant soit peu intelligent, et qu'ainsi lui-même n'a pu faire de progrès.

Quand il quitta Leipzig, il savait ce qui était nécessaire à un bon pianiste, et, pour le reste, ma Clara qui a onze ans se chargera de le persuader.

Il est vrai que pour Robert la grande difficulté est de trouver une maîtrise constante, froide, réfléchie du mécanisme qui est l'essence même de l'art pianistique.

Mais dans les leçons que je lui ai données, je ne réussis qu'après de dures luttes, des contradictions de sa part et des querelles inouïes entre nous (deux êtres raisonnables) à le persuader que, pour obtenir un jeu élégant, étant donné sa fantaisie sans limites, il fallait de la précision, de l'égalité, du rythme, de la pureté ; et malgré ce travail, à chaque prochaine leçon, je constatais qu'une grande partie de mes instructions n'avaient pas porté de fruits. Mais, vu ma vieille affection pour lui, je recommençais, je revenais à mes vieilles théories, je m'acharnais, bien entendu toujours parce que j'aime Robert et par pure conscience artistique. Mais après cela, pendant une quinzaine de jours, il se fit excuser de ne pas venir prendre ses leçons, sous quel prétexte, je n'en sais rien, et je ne le revis plus avant son départ !

Pensez-vous que ce cher et aimable Robert a changé ? qu'il est devenu plus fort, plus froid, plus viril et plus semblable à un homme ? On ne s'en aperçoit guère d'après ses lettres. Si je prends la responsabilité de faire travailler Robert (et s'il consent à vivre uniquement pour son art), ce serait à condition de le faire travailler et de lui donner une leçon presque tous les jours.

Pourquoi ? Je veux avant tout qu'on me fasse crédit. Mais comment puis-je réaliser ce projet puisque j'ai une affaire à

Dresde. À partir de Noël j'en monte une semblable à Berlin, et, pendant une année, j'emmène ma fille à Vienne, à Berlin et peut-être à Paris pour lui faire faire une tournée artistique.

Que pensera le fantaisiste Robert d'être confié à ce réfrigérant Thomas pour le moment (c'est-à-dire de trois à six semaines), simplement pour qu'il ne s'écarte pas de la voie dans laquelle je l'ai mis. Chère Madame, nous ne pouvons répondre pour Robert ni vous ni moi. C'est lui qui doit décider, s'il est capable de décider quelque chose.

Avant d'entrer plus avant dans la question, j'affirme qu'un virtuose qui n'est pas déjà par ailleurs un compositeur très connu ne peut gagner sa vie qu'en donnant des leçons (il peut la gagner et fort bien d'ailleurs).

Il manque partout de bons professeurs intelligents avec une culture générale, et on sait qu'à Paris, Vienne, Pétersbourg et Berlin on paye de 2 à 4 thalers la leçon, et à Londres de 6 à 8 thalers.

Ma fille, je la pousse dans la voie du professorat et cependant elle improvise, privilège unique qui ne se retrouve pas dans le monde entier et qui ne se retrouve chez aucune autre pianiste. Malgré cela je me méfie et je ne me laisse pas éblouir.

Robert aurait, comme professeur, une vie très agréable dans l'une ou l'autre de ces villes, d'autant plus qu'il a quelques rentes, et je ne suppose pas qu'il serait capable de manger son capital. Maintenant je me demande si Robert serait capable de commencer à enseigner dès maintenant ici, sur place, vu qu'il faut des années pour devenir un bon professeur.

Robert doit se souvenir de ce que j'exige d'un bon professeur, mais à la vérité je ne sais pas s'il s'en souvient !

Robert se décidera-t-il à travailler pendant deux ans la froide et sèche théorie ? et aussi tout ce que cette étude comporte ?

Le travail de l'harmonie ajouté au travail du piano fait toujours obtenir de bons résultats dans le domaine du toucher –

méthode que je préconise et qu'on ne trouve dans aucune école de piano.

Je ne crois pas que Robert ait eu la volonté de se soumettre encore à cette fameuse théorie !

Robert va-t-il se décider à donner à ma Clara quelques leçons pour la faire travailler, par exemple, une composition à deux ou trois voix, sans user de cette facilité d'improviser qui lui est un peu trop chère ?

Mais si Robert ne fait pas tout ce que je propose là, que fera-t-il et où sa fantaisie le mènera-t-elle ?

Vu la franchise avec laquelle je m'exprime, bien que je n'aie pas encore tout envisagé, vous pouvez vous rendre compte en tout cas que je suis touché de la confiance que vous me témoignez tous deux et que je ferai de mon mieux pour la mériter ; si plus tard votre fils revient à Leipzig, je m'entretiendrai avec lui pour mettre le tout bien au point.

Monsieur votre fils m'excusera, j'espère, de n'avoir pas répondu à sa lettre, mais les affaires que j'ai ici et l'éducation musicale de ma fille m'absorbent au point de me faire commettre bien des petites négligences et m'ont contraint à ne vous écrire qu'une courte lettre.

Chère Madame, ne vous faites pas trop de soucis, on ne peut rien forcer, les parents font de leur mieux pour les enfants, Dieu fait le reste.

Si Robert a le courage et la force de ne plus me faire douter de lui – c'est-à-dire de faire pendant six mois ce que je propose (et, même s'il ne le fait pas, tout n'est pas encore perdu) –, alors laissez-le s'en aller vagabonder à sa guise et donnez-lui votre bénédiction.

Pour le moment il nous faut attendre une réponse à cette lettre et veuillez croire, chère Madame, à mes sentiments respectueux.

Friedrich Wieck.

SCHUMANN À CLARA

11 janvier 1832.

Chère et vénérée Clara,

Je n'ai pu me retenir de sourire légèrement quand je lus affiché dans la bidaskalia : *Variations* de Herz, etc., exécutées par mademoiselle Clara Wieck.

Ah ! excusez-moi, comment vous appellerai-je ? Mademoiselle ? Comment puis-je vous appeler ? – Non, je ne vous appelle pas – on ne dit pas monsieur Paganini, monsieur Goethe.

Je sais que vous avez un cerveau, et que vous comprenez votre lunatique *conteur d'histoires*. Alors, chère Clara, je pense souvent à vous – pas comme un frère à une sœur, ni comme un ami à une amie, mais comme... un pèlerin à la Madone !

Pendant votre absence, je me suis promené en Arabie pour trouver des contes de fées qui pourraient vous plaire, six nouvelles histoires de Sosies, cent et une charades, huit devinettes fort drôles, et de terribles et merveilleuses histoires de voleurs et celle du fantôme blanc, hou, hou... j'en tremble. Mon frère Alvin est devenu un garçon fort sage. Son nouveau costume bleu et son béret de cuir pareil au mien lui vont à ravir. Il n'y a rien de bien extraordinaire à dire de Gustave. Il a grandi de manière surprenante, il est à peu près de ma taille – vous en serez tout étonnée.

Clément enfin est le plus drôle et le plus aimable des garçons et aussi le plus entêté. Quand il parle, c'est comme une musique, tant sa voix est harmonieuse. Il a aussi beaucoup grandi ; pour Alvin la question du violon n'est pas encore résolue. Et quant au cousin Pfundt¹ il est l'homme qui avec moi se languit le plus de notre ville de Francfort.

1. Plus tard le célèbre joueur de timbales.

Avez-vous composé ? Et quoi donc ? En rêve j'entends de la musique quelquefois : c'est vous qui composez.

Chez Dorn, j'en suis à la fugue à trois voix. À part cela j'ai terminé une sonate en *si* mineur et un cahier des *Papillons* – le dernier va sortir dans quinze jours – on l'imprime en ce moment.

Le temps est resplendissant aujourd'hui. Comment trouvez-vous les pommes à Francfort ? Et comment se comportent les *fa* neuf fois barrés dans la *Spring variation* de Chopin ?

Voilà que je suis au bout de ma feuille de papier. Vous voyez, tout finit, sauf l'amitié de votre ardent admirateur.

R. S.

CLARA À SCHUMANN

*Leipzig 1832.
17 décembre.*

Cher monsieur Schumann,

Ha ! ha ! Je vous entends d'ici... « J'en étais sûr, elle a oublié sa promesse ! »

Non, elle n'a pas oublié. Mais voilà pourquoi elle n'a pas encore pu vous écrire jusqu'à présent ; lisez et écoutez.

Quelques jours après notre retour, le jour même où je devais jouer au concert de Molière¹, j'attrapai la scarlatine. Je dus garder le lit... ce lit terriblement ennuyeux, et je ne l'ai quitté que depuis quelques jours. Heureusement, je n'ai eu qu'une scarlatine légère et je peux maintenant rester debout plusieurs heures

1. Violoniste célèbre.

par jour et je me suis déjà remise au piano. Évidemment je n'ai pas pu participer au concert du Gewandhaus !

M. Menzel devait accompagner l'*Aria* de Mozart, Knorr ayant refusé de le faire.

Mais ce pauvre Menzel était mort de peur et a joué avec un excès de sentiment et le trac – enfin il s'en est tout de même bien tiré.

J'ai joué une fois devant Hermstedt¹ et Molique, mais ils n'ont pas reparu, ayant peur sans doute de la contagion. Mais, cher monsieur Schumann, ne craignez rien ; venez, avec la nouvelle année tout ça sera balayé ; le 8 janvier je joue au Gewandhaus et immédiatement après je joue dans le septuor de Hummel pour lequel tout est déjà au point. Je crois qu'ici vous n'auriez pas le temps long comme à Zwickau. Les concerts se suivent les uns derrière les autres – Graban chante divinement.

Ah ! comme j'en aurais encore à vous raconter – mais je m'en garderai bien – sinon vous resteriez à Zwickau. Je vous connais bien maintenant !

Je veux aiguïser votre curiosité, pas plus, pour que vous vous languissiez de Leipzig. Quand même, par pitié, parce que tout de même vous devez vous ennuyer ferme, je vous en raconterai encore un peu.

Samedi soir, mon père est allé à Euterpe. Écoutez bien – M. Wagner vous a dépassé. On a donné de lui une symphonie qui ressemblait à la *Symphonie en la majeur* de Beethoven.

Mon père m'a dit : « La symphonie de Schneider, par rapport à celle de Wagner, rappelle un vieux camion qui traîne entre des rails, conduit par un vieux cocher à casquette qui essaierait vainement de faire avancer ses chevaux en vociférant : Hue, hue, trotte !

1. Pianiste et chef d'orchestre.

Tandis que Wagner, lui, débute avec une voiture à laquelle est attaché un cheval qui galope, qui manque de verser à chaque minute dans le précipice et, après en avoir vu de toutes les couleurs, arrive au but en une journée, tandis que l'autre... »

Le jeune et célèbre Bahrdr jouait à ce concert les *Variations de bravoure* de Herz sur un piano à queue.

Vous vous ferez raconter et décrire le reste par mon père. Il hoche la tête et se montre incrédule en ce qui concerne mes débuts... encore lointains. Néanmoins je vais tout de même essayer de me remettre au piano.

Mon père m'a aidée pour cette partie de la lettre. M. D. Carus envoie à son bien-aimé Fridolin¹ ses meilleures amitiés et le prie de lui faire parvenir bien vite ses lieder et sa symphonie.

Eh bien, dites-moi, vous êtes un joli personnage ! Vous laissez votre linge dans la voiture. Avez-vous pu retrouver le cocher² ?

Je me réjouis beaucoup pour Noël et du morceau de stolle (nom du gâteau) que je garderai pour vous. Il attend déjà et désire être mangé par vous, bien qu'il ne soit pas encore au four.

Maintenant, beaucoup d'amitiés à tous de ma part et écrivez bien vite, mais d'une jolie manière claire et lisible.

J'espère vous voir bientôt chez nous, et demeure votre amie

Clara.

1. Nom que donnaient à Schumann ses amis intimes.

2. Allusion à une promenade faite avec Schumann. Schumann étant resté seul dans la voiture oublia tout son petit bagage !

ROBERT À CLARA

22 mai 1833.

Chère Clara, bonjour !

Vous ne vous doutez pas sans doute dans votre morne ville de ce qu'on peut ressentir au milieu des jardins de Rudolph ! Comme tout y murmure, bourdonne, chante et frémit. Je retrouve en mon cœur l'allégresse du pinson. N'allez-vous pas vous promener du côté de Sonnewitz en pareille saison ? Ceux qui sont obligés d'y aller n'y prennent sans doute pas grand plaisir.

Répétez-vous avec Wienerin¹ ? Et quand ? Celle-ci m'a enchanté – mais je ne veux vous parler de tout cela que de vive voix.

Je me fabrique de jolies pensées par un si beau matin.

Que cette vie si chaude puisse se prolonger tout juin et jusqu'en juillet ! Que le vieil homme soit un papillon, l'univers la fleur sur laquelle il se promène ! (Cette pensée me paraît un peu invraisemblable.) Ou aussi que le même soleil qui donne dans ma chambre luise également dans celle de Beckers à Schneeberg, que le rayon de soleil qui scintille sur le piano à queue, et que j'aime particulièrement, s'amuse de l'harmonie des sons, ce n'est après tout que de la lumière mise en musique.

Les raisons de tout cela ne sont pas à la portée de tout le monde.

N'allez-vous pas reconnaître au travers de tout une conscience ?

Robert Schumann.

P.-S. – Envoyez-moi vos *Variations*, je vous prie !

1. Professeur de piano.

ROBERT À CLARA

22 mai 1833.

Chère bonne Clara,

Vivez-vous et comment vivez-vous ? Je veux le savoir. Vous ne trouverez rien d'autre dans ma lettre.

C'est à peine si je souhaite que vous vous souveniez de moi tant je me dessèche visiblement – je ne suis plus qu'une branche sans feuilles. Le docteur me défend de tant me languir de vous – parce que cela m'atteint trop, dit-il.

Mais, aujourd'hui, j'ai banni mes tourments, j'ai ri au nez du docteur. Il ne voulait pas que je vous écrive. Alors je l'ai menacé, lui disant que je serais pris d'un accès de fièvre qui serait contagieux pour lui, et alors il m'a accordé ce que je lui demandais.

Je ne voulais pas vous parler de tout ce que je viens de vous dire, mais de tout autre chose. Voilà. Je vous fais une prière que vous devez exaucer. En ce moment nous n'avons aucun point lumineux auquel nous puissions nous raccrocher. Alors voici un projet sympathique : je joue demain à 11 heures précises l'adagio des *Variations* de Chopin, et, pendant que je le jouerai, je penserai à vous d'une manière intense – uniquement à vous.

Ma prière est que vous fassiez de même de votre côté pour que nos esprits se retrouvent. Le point de rencontre serait le Thomaspfortchen, là où nos *Doppelgänger*¹ se virent pour la première fois. Si nous étions en période de pleine lune, je me servirais de cette lune pour cacheter ma lettre.

1. « Doppelgänger » signifie sosie. C'est une allusion à certains contes d'Hoffmann où il est question de sosie et dont Schumann se servait pour effrayer et amuser les enfants Wieck. Clara s'en est souvenue pendant longtemps.

Je compte bien sur une réponse.
Si je n'en obtiens pas... gare !
Je suis de tout cœur.

R. S.

CLARA À ROBERT

13 juillet 1833.

Cher monsieur Schumann,

Avec beaucoup de mal et grâce à ma mère j'ai enfin pu arriver à déchiffrer votre lettre, et immédiatement je m'installe pour vous répondre.

Je vous plains beaucoup d'avoir constamment de la fièvre et d'en souffrir autant. De plus j'ai appris qu'on vous avait défendu la bière de Munich et j'imagine qu'il ne vous sera pas facile d'obéir.

Vous voulez savoir si je vis, mais comment ne vous en êtes-vous pas rendu compte puisque voilà plusieurs fois déjà que je vous fais envoyer mes amitiés.

Peut-être ne s'est-on pas acquitté de la commission ? J'espère que si, mais je n'en sais rien. Comment je vis ? Vous pouvez vous en douter. Comment vivre quand vous ne venez plus nous voir ?

Je me trouverai demain, selon votre désir, à 11 heures sur le Thomaspfortchen.

J'ai terminé mon *Doppelgängerchor* – et ajouté une troisième partie.

J'aurais aimé vous écrire plus longuement mais je n'en ai, hélas ! pas le temps. Répondez-moi, je vous en prie.

Je vous souhaite de tout cœur un prompt rétablissement.

Clara Wieck.

P.-S. – Je vous prie instamment de m'envoyer le deuxième volume des *Papillons*.

Quand je reçus votre lettre je me suis dit : Je vais écrire très mal – et je l'ai fait, vous le voyez.

Si vous recevez cette lettre sans cachet, soyez assez gentil pour me l'écrire.

LETTRE DE WIECK À CLARA

1833¹.

Ma fille,

Il est l'heure pour toi de devenir indépendante – cela me paraît d'une haute importance.

J'ai consacré à ton instruction et à toi-même dix années de ma vie.

Reconnais donc tes obligations vis-à-vis de moi. Tâche d'incliner ton esprit vers des actions nobles et désintéressées, acquiers le plus d'humanité possible, et ne manque aucune occasion de pratiquer la vertu – qui est la seule vraie religion.

Il importe peu que tu sois méconnue, calomniée, enviée. Il s'agit surtout de ne pas te laisser détourner de tes principes.

Il y a là une lutte très dure – mais de cette lutte même naît la véritable vertu.

Je demeure ton conseiller et ton ami qui ne demande qu'à t'aider.

Wieck.

1. Clara a quinze ans.

LETTRE DE CLARA À ROBERT

Leipzig, 1^{er} septembre 1835.

Tandis que je me débattais avec votre sonate, deux messieurs venus de Hanovre arrivèrent chez moi pour l'écouter, et, au même moment, je recevais une lettre. D'où venait-elle, me demandais-je ? Et alors je lus : Zwickau ! J'en fus très étonnée. En partant d'ici vous ne m'aviez pas permis d'espérer une pareille lettre.

Je l'ai examinée pendant deux heures et cependant il y a quelques mots d'une certaine arrogance qui ne veulent pas entrer dans ma tête.

Ce qui s'est passé pour moi vous ne le savez pas. L'allée des roses est fanée, car depuis votre départ je ne suis pour ainsi dire pas sortie. La raison en est mon assiduité au travail. Vous en riez et pourtant c'est vrai.

J'ai terminé ma partition ; j'ai écrit moi-même *les accords*, et cela en deux jours.

J'ai écrit au net mes variations que je dois envoyer à l'impression – ainsi que ma danse des fantômes (*Doppelgängerchor*) et une nuit de Sabbat – Chœur des Sorcières.

J'ai commencé à orchestrer mon concerto, mais je ne l'ai pas encore recopié.

J'ai un peu changé le *tutti*.

Peut-être Moscheles viendra-t-il quelques jours ici et donnera-t-il des concerts ?

Mendelssohn est arrivé ici hier – et puis devinez qui arrive encore, ô joie, votre idéal, Francilla Pixis. Est-ce que cela ne vous tente pas ?

J'envoie aux deux Grâces que vous m'avez si poétiquement décrites mes meilleures amitiés, particulièrement à Thérèse.

Vous m'aviez chargée de compliments pour vos collègues les plus dévoués, je n'ai pu les leur transmettre, car eux, fidèles et soumis, étaient allés rejoindre leur souverain maître pour le soigner et pour partager ses joies et peines. Ce maître, que vous allez connaître certainement, transmettez-lui beaucoup d'amitiés de ma part ainsi que de la part des Davidsbündler et de la sonate de Florestan – qu'ils se réjouissent finalement d'entendre les sons magiques que vous devriez un peu alléger – au lieu de *fa* dièse majeur obtenez *si* mineur.

Votre

Clara W.

ROBERT À CLARA

*13 février 1836. Le soir à 10 heures.
Zwickau – en attendant la poste.*

J'ai du sommeil plein les yeux. J'attends la diligence depuis deux heures. Les chemins sont tellement défoncés que je ne partirai peut-être qu'à 2 heures du matin. Comme je te vois bien là devant moi, ma Clara bien-aimée, tu es même si près de moi que par moments je crois pouvoir te saisir.

Autrefois, en des mots délicats et tendres, j'exprimais facilement mon attachement ; aujourd'hui je ne le puis plus. Et si aujourd'hui tu ignorais mes sentiments je serais incapable de te les exprimer.

Aime-moi – aime-moi bien. Je demande beaucoup parce que je donne beaucoup.

J'ai eu une journée très occupée. On a ouvert le testament de ma mère et j'ai appris comment elle est morte.

Heureusement que ta radieuse image domine ces ténèbres et m'aide à supporter tout avec plus de légèreté. Je crois pouvoir te dire aujourd'hui que maintenant mon avenir me paraît comme beaucoup plus sûr.

Mais je n'ai pas encore le droit de me laisser aller, et il me faut encore beaucoup travailler pour obtenir le visage que tu verras en passant par hasard devant une glace !

Et toi aussi tu veux continuer à être une artiste ; tu ne tiens pas à devenir la comtesse Rossi, je suppose. Tu travailleras avec moi, tu partageras avec moi joies et soucis, n'est-ce pas ?

Écris-moi ce que tu en penses !

Avant tout, j'irai à Leipzig pour mettre de l'ordre dans mes affaires.

Pour ce qui concerne ma vie intérieure, je sais bien maintenant où j'en suis.

Peut-être que ton père ne me refusera pas une main pour nous bénir.

Évidemment il y a encore matière à réfléchir et beaucoup de questions à démêler.

Mais j'ai confiance, je crois en notre bon génie. Il y a si longtemps que je connais notre destin, je n'osais pas te le dire ; j'avais peur que tu ne me comprennes pas.

Je t'écris d'une manière brève et décousue, mais plus tard je te reparlerai de tout mieux et plus clairement.

Finalement tu auras trop de mal à me lire. L'essentiel est que tu saches que je t'aime plus et mieux que je ne sais te le dire.

La salle d'attente s'obscurcit. Il tombe une petite neige fine...

Moi, je me mets dans un coin, je vais m'enfoncer bien profondément la tête dans l'oreiller et ne penser uniquement qu'à toi.

Porte-toi bien, ma Clara.

Rob.

LETTRE DE ROBERT À X.

Leipzig, 1^{er} mars 1836.

Cher Monsieur,

Je ne vous envoie pas aujourd'hui de musique à déchiffrer et sans périphrase je vais directement au but et vous dis de quoi il s'agit.

Voilà ce qui me tient à cœur.

Pouvez-vous et voulez-vous bien être pour peu de temps un messager entre deux âmes tenues éloignées l'une de l'autre par des circonstances hostiles. Dites-moi en tous les cas si vous êtes bien décidé à ne pas les trahir et donnez-moi d'avance votre parole.

Clara Wieck aime et elle est aimée. Par son comportement et ses attitudes elle ne semble pas appartenir à la terre, vous vous en apercevrez facilement.

Laissez-moi pour l'instant ne pas vous nommer l'autre.

Ces bienheureux enfants se sont permis de s'avouer leur amour et ont pris la décision de s'épouser sans en prévenir le père. Celui-ci s'en aperçut, se fâcha et prit des mesures draconniennes, interdisant sous peine de mort toute relation entre les deux jeunes gens. Il y a déjà eu des cas pareils.

Ce qu'il y a de pire, c'est que là-dessus Wieck part pour Dresde. Et les dernières nouvelles que nous en recevons ne sont guère précises.

Je suppose et suis à peu près persuadé qu'elle est en ce moment à Breslau. Wieck ira sûrement vous voir tout de suite et vous invitera pour vous demander d'entendre Clara.

Maintenant ce sur quoi j'insisterai, c'est que vous me fassiez savoir le plus rapidement possible tout ce qui touche Clara. Son

état moral, sa vie, tout ce qu'il vous est possible d'apprendre directement ou indirectement.

Voilà, je vous ai livré mon secret le plus cher ; considérez-le bien comme tel – n'en parlez à personne, ni à Clara, ni au vieux, ni à quiconque.

Si Wieck vous parle de moi ce sera sans bienveillance. Ne vous laissez pas dérouter.

C'est un homme d'honneur, mais une tête de bois. Avec Clara vous serez vite en confiance, car autrefois déjà je lui avais dit que j'étais en correspondance avec vous. Elle sera sûrement heureuse de vous voir et de pouvoir vous parler.

Cher inconnu, je vous serre cette main généreuse dont j'augure tant, et qui j'espère ne me trahira pas.

Écrivez-moi bientôt. Un cœur, une vie s'accrochent à vous, ma propre vie – car c'est pour moi-même que je vous implore.

R. S.

ROBERT À CLARA

13 août 1837.

Êtes-vous toujours fidèle et forte ?

Si inébranlable que soit ma foi en vous, si grand que puisse être mon courage, il y a tout de même du désarroi à ne rien savoir de ce qu'on a de plus cher au monde !

Et voilà ce que vous êtes pour moi.

Je réfléchis sans cesse, et tout me dit : *ce doit être* si nous voulons et si nous agissons.

Écrivez un simple oui, si vous le voulez bien et le jour de votre fête, le 13 septembre, donnez ma lettre à votre père.

Il me semble en ce moment bien disposé à mon égard et peut-être ne me repoussera-t-il pas si vous insistez comme vous savez le faire.

Je vous écris tout cela à l'aube du jour.

Si seulement nous n'étions séparés que par les feux roses de l'aurore.

Avant tout, soyez forte et tenez bon.

Ce doit être, si nous le voulons et si nous agissons. Ne parlez à quiconque de cette lettre.

Cela pourrait tout gâter.

N'oubliez pas le oui. J'ai besoin de cette sécurité... avant de pouvoir penser à quoi que ce soit d'autre. Tout ce que je vous dis là, je le pense au plus profond de mon âme et le soussigné vous le confirme *en mon nom*.

R. S.

CLARA À ROBERT

Leipzig, 16 août 1837.

Vous voulez que je dise ce petit mot tout simple : « oui », ce tout petit mot si prodigieusement important ! Mais un cœur comme le mien aussi rempli d'amour peut-il ne pas dire oui alors que toute mon âme est d'accord pour le prononcer, et que du fond de moi-même je vous dis à l'oreille oui et pour l'éternité.

Puis-je décrire les tourments de mon cœur, et mes larmes toujours prêtes à couler – non, ce n'est pas possible. Peut-être le destin fera-t-il que bientôt nous puissions nous voir et nous parler.

Votre projet me paraît risqué. Mais un cœur passionné ne se soucie pas du risque.

Enfin je dis « oui ».

Dieu ne fera pas un jour de douleur de mon dix-huitième anniversaire ? Oh ! non, ce serait trop affreux !

Ce doit être, je le sentais il y a longtemps ! Rien ici-bas ne peut me détourner de ma route.

Et je démontrerai à mon père qu'un cœur jeune aussi peut être capable de constance.

Très vite,

Votre Clara.

CLARA À ROBERT

19 août 1837, en grande hâte.

Je vous envoie quelques mots seulement par ma fidèle et discrète Nanny. Hier, j'ai appris que le choléra régnait ici ; aussi mon inquiétude pour vous est-elle sans cesse grandissante.

Ménagez-vous, je vous en supplie, pour l'amour de moi. Pensez à ce que serait ma vie sans vous. Encore un conseil : ne dites rien à mon père de ce qui nous concerne avant que vous ne m'écriviez pour ma fête. Il est très bienveillant pour vous, mais il est nécessaire que tout se passe dans le plus grand calme. Quel désir j'ai de vous voir et de vous parler ! Je ne puis vous dire à quel point. Si une occasion se présente, je vous le ferai savoir. Ce matin j'étais absolument décidée à aller vous voir. Mon esprit déjà m'avait précédée, quand soudain je n'osai plus. Je regardai votre fenêtre, une larme coula de mes yeux ! Et comme elle était chaude et mélancolique ! Et je rentrai à la maison, le cœur débordant d'amour. Que je suis heureuse aujourd'hui de croire en vous ! Mon cœur, tout ce qui est en mon pouvoir, je vous l'envoie par l'intermédiaire de cette bague !

Si vous avez quelque chose à me dire, dites-le à ma Nanny. Je suis aussi sûre de sa discrétion que de mon amour !

Mon inquiétude se traduit par cette écriture. Bientôt, j'espère, nous nous retrouverons.

Mais, pour l'amour du ciel, soyez discret.

Votre

Clara.

LETTRE DE ROBERT SCHUMANN À WIECK

5 sept. 1837.

Monsieur,

Ce que j'ai à vous dire est très simple et cependant je crains de ne pas trouver toujours les mots qu'il faut.

Une main tremblante m'empêche de guider ma plume avec calme.

Aussi ne m'en voulez pas s'il y a quelques erreurs dans la forme.

C'est aujourd'hui la fête de Clara ; jour qui décela la lumière du monde aux yeux de celle qui est pour vous et moi ce que nous avons de plus cher ici-bas.

D'aussi longtemps qu'il m'en souviendra ce jour fut marqué dans mon esprit pour l'éternité. J'avoue qu'en ce qui me concerne, je n'ai jamais eu moins d'inquiétudes pour l'avenir qu'aujourd'hui.

J'ai assez de sécurité pour savoir que je ne manquerai de rien dans la mesure où l'esprit humain est capable de prévoir. J'ai de beaux projets en tête, mon cœur est plein d'ardeur pour tout ce qui est noble, des mains pour travailler, la conscience d'exercer une magnifique influence sur ceux qui m'entourent, et

l'espoir de réaliser ce qu'on attend de moi, aimé et respecté d'un grand nombre. En voilà assez, je pense ! Mais, qu'est-ce que tout ça en comparaison de la douleur d'être séparé de celle qui fait naître ces aspirations et qui m'aime avec tant de fidélité, de passion ? Vous ne connaissez que trop bien cet être unique, vous, père bienheureux ! Alors scrutez son regard pour vous rendre compte si je dis bien la vérité.

Pendant dix-huit mois, vous m'avez mis à l'épreuve : c'est déjà un lourd destin ! Mais, comment vous en vouloir ? Ne vous avais-je pas fait souffrir ? – sans doute. Aussi, me l'avez-vous durement fait expier.

Et maintenant, vous me redemandez encore la même épreuve. Et peut-être m'y soumettrai-je encore ?

Peut-être même que je gagnerai à nouveau votre confiance – évidemment, il ne faut pas me demander l'impossible. Vous savez que j'ai une sérieuse endurance pour ce qui me tient à cœur. Alors, si vous reconnaissez que je suis réellement fidèle, et que ma conduite est celle d'un homme, peut-être alors bénirez-vous deux âmes à l'union desquelles il ne manque pour être heureuse que le consentement paternel.

Ce n'est ni l'excitation du moment, ni la passion superficielle, ni rien d'extérieur du reste qui fait que je suis attaché à Clara par toutes les fibres de mon être, mais surtout la profonde certitude que rarement une alliance s'est présentée sous des auspices aussi favorables et que rarement une jeune fille dispense autour d'elle autant de joie que Clara et qu'elle seule déjà suffit à garantir notre bonheur.

Si vous êtes parvenu à la même certitude que moi, alors donnez-moi votre parole que, pour le moment, vous ne prendrez pas d'engagement pour l'avenir de Clara – de même que je vous donne ma parole de ne pas parler à Clara. Je ne vous demande qu'une autorisation, celle de nous écrire quand vous ferez de longs voyages.

Et ainsi j'en aurai le cœur net. Il bat ce cœur si tranquillement en cet instant car il sent qu'il ne désire que paix et bonheur entre les êtres.

Confiant, je remets mon avenir entre vos mains. Vu mon caractère, mon talent, mon état, vous me devez une réponse complète, mais ménagez-moi. Le mieux serait de nous parler. Mais jusqu'à ce qu'il y ait une décision, il y aura encore quelques moments de calme – d'un calme comparable à celui qui existe entre l'éclair et le tonnerre où l'on ignore si l'on sera anéanti ou si, au contraire, par bénédiction, on sera épargné.

Je vous supplie, comme seul en est capable un cœur inquiet et profondément aimant. Bénissez à nouveau votre vieil ami redevenu ami, comme le meilleur père bénit le meilleur fils.

Robert Schumann.

CLARA À ROBERT

Leipzig, 8 septembre 1837.

Je vous renvoie ci-incluse votre lettre à mon père ; elle ne peut lui faire qu'une impression favorable. Mais il y a par contre quelque chose qui me déplaît bien : c'est votre absence. Si vous restez ici, mon père vous répondra sûrement très, très vite et d'autant plus si vous lui demandez une réponse urgente. Je vous en prie, je vous en prie, ne partez pas ! Si tout s'arrange bien nous reparlerons du reste avec plus de précision.

Oh ! comme je vais trembler quand mon père lira votre lettre !

Je mets ma confiance en son amour pour vous et pour moi.

Clara.

CLARA À ROBERT

Leipzig 1837. Le 26 septembre.
(Lue entourée de mille amis)

Pouvez-vous encore douter de moi ? Je vous le pardonne parce que je suis une faible fille – oui faible, mais avec une âme solide et un cœur ferme qui ne se démentira jamais. Cela suffit-il à ne plus vous laisser de doutes ?

Jusqu'à présent, je me suis sentie toujours très malheureuse. Écrivez-moi pour me rassurer quand vous aurez reçu ce mot et alors je m'élancerai avec moins de tourments à travers le vaste monde.

J'ai promis à mon père d'être gaie et de me consacrer encore pendant quelques années à l'art et à la société – sans doute vous allez entendre parler pas mal de moi – et par moments vous serez pris d'inquiétude, alors bien vite vous penserez : « Mais puisque tout cela elle le fait pour moi... » Et si jamais un jour votre cœur devait fléchir il briserait le mien qui n'est capable de n'aimer qu'une fois.

Clara.

P.-S. – Quand vous aurez lu ce mot, renvoyez-le-moi. Faites-le pour que je sois tranquille.

ROBERT SCHUMANN À CLARA

18 septembre 1837.

La conversation avec votre père a été horrible. Il a une froideur, une mauvaise volonté, et puis il est confus, il se contredit, vous anéantit d'une manière inattendue et vous enfonce un couteau dans le cœur, jusqu'au manche...

Alors que faire ma chère Clara ? Je ne sais par où commencer – absolument pas. Ma raison est réduite à néant, et avec votre père il ne peut être question de sentiment.

Alors quoi ? Alors quoi mon Dieu !

Avant tout armez-vous de courage et refusez-vous à tout marché...

Je vous fais confiance – et de tout cœur, et cela me soutient, mais il va falloir maintenant que vous soyez plus forte même que vous n'imaginez. Votre père m'a dit lui-même ces mots impitoyables : « Rien ne m'ébranle. »

Vous pouvez tout craindre de lui.

Il vous contraindra par la force s'il ne peut user de subterfuge.

Et s'il échoue vous avez tout à craindre. Aujourd'hui je me sens comme mort – et si diminué que ni belle ni bonne pensée ne m'entrent dans la tête. Même votre image s'estompe et je me souviens à peine de votre regard.

Je ne suis pas devenu assez pusillanime pour vous abandonner, mais je suis si exaspéré, si blessé, si touché dans ce que j'ai de plus sacré en moi.

Si seulement j'avais un mot de vous. Dites-moi ce que je dois faire – sinon il me semble n'être que le jouet d'une ironie, d'une plaisanterie grotesque – et moi je me consume, et je n'en peux plus.

Ne pas même avoir le droit de se voir une seule fois !

Nous en avons le droit, ose-t-il dire, mais que ce soit dans un endroit neutre et en présence de tiers. Un spectacle, quoi ! et pour les autres.

Nous avons encore le droit de nous écrire mais seulement quand vous voyagez.

Voilà tout ce à quoi il consent.

En vain je cherche une excuse à votre père que je considère toujours comme un homme noble et humain. En vain je cherche dans son refus une raison profonde ; peut-être craint-il que vous, une artiste, vous ayez à expier *une promesse* trop précoce donnée à un homme ?... Mais non. Il n'en est rien.

Il vous jettera, croyez-moi, dans les bras du premier venu, pourvu que celui-ci ait titre et argent. Et puis, ce qu'il veut avant tout, c'est que vous donniez des concerts et que vous voyagiez. Peu lui importe si vous êtes malade, si vos forces vous abandonnent et si moi, de ce fait, je perds la possibilité de créer de belles œuvres. Il rit de tout cela et aussi de vos larmes.

En ce moment, votre petite bague me jette un regard si tendre comme si elle voulait me dire :

« Ne grogne pas tant contre le père de Clara. »

Je me souviens que, dernièrement, trois fois vous m'avez dit : « Tenez bon, tenez bon. » Je vous écoutais et vos paroles venaient tout droit du fond de votre âme.

Clara, chaque jour je me sens un peu plus anéanti. Si je suis faible aujourd'hui, et si j'ai fait du mal à votre père, ne soyez pas fâchée contre moi, car tout de même j'ai raison. Ayons les yeux fixés droit sur le but. Il faut que, par votre bonté, vous soyez capable de tout aplanir et que vous n'ayez pas recours à la violence !

Je ne peux donc que me taire.

Chaque fois que j'irai voir votre père je dois m'attendre à être offensé cruellement.

Réfléchissez bien à ce que je dois faire. Je vous écouterai comme un enfant.

Ah ! comme tout cela me trotte dans la tête. J'aimerais rire, la mort dans l'âme.

Cet état ne pourra pas durer longtemps. Je ne résisterai pas. Je n'ai pas une nature à le supporter.

Consolez-moi, priez Dieu qu'il ne me laisse pas sombrer dans le désespoir.

Je suis atteint au plus profond de moi-même.

Rien n'est perdu, je le crois, mais d'autre part, nous n'avons pour ainsi dire rien obtenu. Mes lettres me déplaisent...

Dans huit ou dix semaines tout ira mieux.

Il est très important que nous avancions calmement, avec prudence. Il faut tout de même que votre père se mette dans l'esprit qu'il vous perdra un jour ou l'autre.

Son obstination nuit à notre amour.

Mais cela doit être, ma Clara.

Ne vous encombrez pas de ce que votre père a de faux dans l'esprit.

Quand je lui ai demandé s'il ne croyait pas que tous les deux nous étions les plus heureux de la terre, il voulut bien le reconnaître, et puis il s'en tint là. Ensuite il ajouta : « Vous avez besoin de bien plus d'argent que vous ne l'imaginez » et il parla d'une somme énorme.

Mais nous avons autant de fortune que cent des familles les plus considérées d'ici. Ne discutez pas là-dessus je vous en prie.

Et il continua : « Si vous ne pouvez pas donner de grandes réceptions, Clara pleurera secrètement en silence », etc. Cela te paraît-il vraisemblable ? C'est vraiment à mourir de rire.

Il n'a pu apporter aucun argument qui ait un fondement.

Nous sommes protégés par le bon droit et la raison qui sont de notre côté.

S'il nous pousse à bout et qu'il ne nous ait rien accordé au bout de dix-huit mois ou deux ans, nous ferons valoir notre bon droit et nous nous en remettrons à la justice.

Que le ciel nous préserve d'en arriver là !

Envoyez-moi bientôt quelques mots doux et apaisants.

Encore plus lumineuse et plus belle aujourd'hui que le matin où j'écrivais cette autre lettre, vous êtes auprès de moi et ces mots qu'alors vous avez répétés trois fois : Fort ! Fort ! Fort ! résonnent à mes oreilles, comme s'ils tombaient du bleu du ciel. Et avant de te quitter, ma fille chérie, jure-moi encore sur ta propre félicité que tu as le courage qu'il faut pour supporter les épreuves qui nous sont réservées et que nous les supporterons vaillamment, et en témoignage je lève en ce moment les deux doigts de ma main droite pour le jurer.

Je n'abandonnerai rien – crois-moi. Et si Dieu le veut je resterai éternellement

Ton

Robert.

CLARA À ROBERT

20 septembre 1837.

Tu ne peux savoir comme j'ai souffert le jour de mes dix-huit ans, non seulement parce que mon père ne m'a pas montré la lettre que tu lui avais adressée, mais encore parce qu'il ne m'a pas même donné celle que tu m'avais adressée. La Stegmeyer vint chez nous, et elle, ma mère et mon père s'enfermèrent pour lire tes lettres. C'était vraiment triste – et par trop indélicat. Si mon père ne l'a pas senti, ma mère, elle, a dû s'en rendre compte. Je ne peux te dire ce que j'ai éprouvé. Je savais bien

qu'il y avait aussi quelques mots pour moi personnellement. Je dus patienter.

Avec quelle cruauté ils m'ont traitée, et le jour de ma fête encore, c'est ce qui m'a rendue tellement malheureuse. Je n'arrivais pas à me calmer, même les jours suivants, j'avais sans cesse les larmes aux yeux. Mon père eut rapidement pitié de moi et me demanda ce qui se passait ! Je lui dis toute la vérité. Alors il sortit ta lettre de son secrétaire et la posa devant moi en disant : « Je ne voulais pas te la donner à lire, mais puisque tu manques à ce point de compréhension, lis-la. » J'étais trop fière pour accepter la lettre, je ne la lus pas. Cela n'améliora pas mon état. Le soir, quand l'orage survint, je me mis à pleurer à chaudes larmes. Je m'inquiétais de toi. Ton image était ma seule consolation.

Clara.

CLARA À ROBERT

Leipzig, 4 octobre 1837.

Reçu le soir.

Cher Robert,

J'ai pu lire tes lettres. Ton chagrin au sujet des offenses faites par mon père, le bonheur de posséder un cœur aussi noble que le tien, en un mot tous ces sentiments accumulés menacent de m'accabler. Je ne souffre pas pour moi, mais pour toi.

Je suis tellement bouleversée aujourd'hui que ma pensée m'échappe. J'ai senti ta douleur jusqu'au plus profond de mon être, mais, quand je te sais tranquille, je suis heureuse.

Il faut que je te dise quelque chose de très pénible. Je ne puis t'écrire en cachette ; si je peux trouver une occasion propice de

le faire, je le ferai certainement, mais je ne puis rien te promettre. Je pleure de me voir obligée de t'écrire cela. Écris-moi et à mon père comme tu en as envie avec sans-gêne et souvent, comme à des amis. Ami, quel mot plein de froideur. Quand on pense à ce que nous sommes l'un pour l'autre.

Je suis résignée à tout – au pire ! Par toi je suis devenue forte, par ton cœur, par ta grande noblesse qui m'a donné le sentiment de ma dignité.

Ah ! que la soirée d'hier a été courte ! J'avais encore tant à dire ! Je flotte toujours entre les larmes et le rire. Ma main tremble, mon cœur bat si fort qu'il semble s'en aller vers toi.

Que puis-je dire encore ? Le Dieu tout-puissant devrait te chuchoter à l'oreille ce que je sens si profondément et ne parviens pas à formuler.

Si tu veux me parler encore une fois, tu le peux ce soir entre 6 heures et demie et 7 heures et demie ; je serai comme d'habitude au Reichelsgarten.

Clara.

ROBERT À CLARA

9 octobre 1837.

Ton « bonsoir », ton regard quand nous nous sommes retrouvés devant la porte, je ne l'oublierai jamais. J'ai pensé : Cette Clara, celle-là même t'appartient, elle est à toi, et tu ne peux même pas l'approcher, pas même lui serrer la main. Y avait-il dans toute la salle quelqu'un qui pût imaginer mon état d'âme ? À peine toi ! J'étais mort et heureux à la fois, fatigué à m'évanouir et mon sang me battait les tempes et je me sentais comme envahi par la fièvre.